Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 69

Artikel: Souvenirs militaires de François Guélat de Porrentruy 1809-1811
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-248837

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 30 avril 1899 N° 69 Deuxième année

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du **Pays du dimanche** à **Porrentruy** — **TÉLÉPHONE**

LE PAYS DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du **Pays du dimanche** à **Porrentruy** — **TÉLÉPHONE**

LE PAYS 27me année | **Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS** | 27me année *LE PAYS*

Souvenirs militaires

DE

François Guélat de Porrentruy

1809-1811

(Suite).

Adolescence de l'auteur.

Je partageais mes loisirs avec M. Thouvenin de Donièvre sur Durbion en Lorraine, lieutenant du 61e en recrutement. Il avait été en Egypte ; j'étais son ami. sa société était des plus agréables. Nous passions les soirées à jouer aux dames, il y était de certaine force : il prenait pension chez Mme veuve Kusnick et épousa plus tard sa fille Clara, dont il eut deux fils, l'un et l'autre entrés dans l'état ecclésiastique.

M. Platel, son camarade, était en résidence à Altkirch, il devait passer capitaine au 69e et se trouvait à la veille de partir. Il possédait un caniche dont il cherchait à se défaire, mais il ne voulait le laisser qu'entre bonnes mains. On me fit la proposition de me le laisser, que j'acceptai, et avec une lettre je partis avec mon frère. Après nous l'avoir livré, je l'avais attaché au pied de la table à la brasserie pendant que nous étions allés en ville faire nos commissions : à notre retour, il n'y était plus, il avait rongé sa corde. Je pensai bien que je le retrouverais chez son maître, et là, on me dit que pour le conserver, il fallait placer sous l'aisselle un morceau de fromage de Gruyère, que la sueur, en marchant fort ferait fondre ; de lui en présenter à manger ; qu'alors il ne nous quitterait plus. Cette preuve se réalisa et nous devinmes inséparables. Ce même jour, nous couchâmes à la cure de Perouse (Pfetterhausen). M. l'abbé Amen l'aurait gardé volontiers.

Le toutou était devenu pour mon père une véritable compagnie d'agrément ; on va juger de l'instinct d'Uscar (c'était ainsi qu'on l'appelait) par le fait suivant.

Par un jour d'été, nous étions à nous baigner dans la prairie, quand de retour, je m'aperçus de l'absence de ma montre. Rien que de voir l'embarras que j'en ressentais, ce gentil animal semble deviner la perte, frétille de la queue, et par ses gambades en prenant la porte de sortie, semble m'inviter à le suivre, ce que je fis de suite. Arrivé sur les lieux, je le vis gratter la terre avec ses pattes, le museau flairant sur un trou dans lequel je mis le bras jusqu'au coude, sentant l'objet qui y était tombé. Il était fort exercé à ce jeu, et on pouvait parier à coup sûr. Etant resté un soir dehors pour ses ordures, il fut mordu et l'hydrophobie se déclara : mon frère cadet fut obligé de le tuer à l'aide d'une sarbacane pour le tenir à distance.

L'an XIV a été fécond en incidents imprévus. L'armée était aux camps de Boulogne et St Omer, dans l'intention manifeste de traverser le détroit de la Manche qui sépare la France de l'Angleterre de Calais à Douvres. Ce projet gigantesque aurait réussi à la longue, avec des hommes aussi dévoués que l'étaient les Français sous un chef tel que Napoléon. Ce moderne Alexandre aurait probablement marché sur ses traces après la conquête de l'orgueilleuse Albion.

La guerre avec l'Autriche déclarée, des bords de l'Océan, la grande armée se dirigea vers le Rhin. Dans moins de quinze jours, nos braves étaient devant Ulm qui capitula. Le général Mack avec 30 autres généraux et toute la garnison forte de 30,000 hommes mit bas les armes.

Le mois de Vendémiaire a compté seul pour une campagne de guerre. (10 Nivôse an XIV.)

Ici l'ère républicaine finit, pour reprendre le calendrier grégorien. (au 1er janvier 1806.)

On lisait en public à la lueur des flambeaux les bulletins rapportés dans le *Moniteur*, journal officiel auquel la municipalité de Porrentruy était abonnée.

M. Béchaux. Sébastien régisseur des sels, en fit la lecture sur le balcon de l'hôtel de ville.

Peu après entrait en ville un militaire en uniforme étranger, chapeau rond retroussé sur le bord à la Henri IV, de tournure dégagée, hâvre sac au dos et baton en main, prenant la rue des Ursulines sans s'arrêter ; j'appris bientôt que c'était M. Philippe de Rosé cadet dans les chasseurs tyroliens. fait prisonnier par la capitulation d'Ulm. qui avait obtenu la permisiou de venir passer le temps de sa captivité dans ses pénates à Porrentruy. (*)

Il avait été lieutenant au régiment autrichien de Colloredo, et quelques années auparavant je l'avais vu en tenue dans l'espoir de contracter mariage avec Mlle Farine de Saignelégier, riche et fille unique (*) du maire : une indiscrétion le rompit, et se trouvant sans fortune. obligé de reprendre du service, il avait été en sa qualité de noble, admis dans ce grade, équivalent à celui d'adjudant sous officier en France.

Il souffrait de ce changement, n'osait sortir ni recevoir chez lui, mon cœur m'y attira ; une simple visite de politesse me gagna son amitié, son affection. ses épanchements ; il n'était pas sans talent, en dessin et en musique. J'évitais de lui parler de nos nouveaux succès, dans la

(*) La famille de Rosé, qui habitait le bâtiment de ce nom au fond de la cour de l'hôpital, est éteinte aujourd'hui. Elle avait occupé des charges importantes dans l'évêché. A la Révolution, l'oncle du jeune officier François Ignace Meinrad Xavier Rosé de Multemberg, était grand doyen du chapitre cathédral d'Arlesheim : il est décédé à Fribourg en Brisgau. Un autre neveu, chanoine de Moutier-Grandval a montré un dévouement remarquable à administré au péril de sa vie les secours de la religion aux populations d'Ajoie pendant la Terreur. C. F.

(*) Qui depuis a épousé M. Garnier, docteur médecin.

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 13

VAINCUE

Mais quand le généreux Emile vit cette scène horrible. les flammes, les affolés aux fenêtres et sur la corniche, il oublia tout, s'élança au milieu des sauveteurs, se prodigua. s'exposa. fit tant et si bien qu'un brandon enflammé l'atteignit en plein front, le renversant : il lui resta tout juste assez d'énergie pour glisser le portefeuille, au hasard, dans un tas de débris humains, et pour se faire conduire à un hôtel où il était inconnu ; à peine fut-il convalescent qu'il partit pour Lausanne.

. . . . . .

Il s'était endormi dans son fauteuil, au jardin, d'un sommeil de fièvre peuplé de cauchemars et de décevantes images ; un bruit de pas et de voix le réveilla en sursaut.

Il crut rêver encore en apercevant, à travers les branches, dans les lueurs rosées du crépuscule, deux femmes lui souriant : Marthe... et Clotilde... Avec colère il ferma les yeux, trouvant cette hallucination cruelle.

Soudain, deux bras l'entourèrent, un baiser rafraichit son front meurtri ; la voix caressante de sa sœur prononça son nom.

Effaré. frémissant. il rouvrit les yeux ; devant lui, tout près, Clotilde se tenait debout, les mains jointes, les joues inondées de larmes, un timide sourire sur ses lèvres tremblantes, belle à ravir dans ces rayons crépusculaires qui la nimbaient.

En apprenant qu'il vivait, résolue à la réparation, sûre qu'elle allait l'aimer, vaillamment elle avait dit à Marthe : «.Partons sur l'heure... allons le surprendre... je suis sa femme. »

Et voici qu'à présent sa belle vaillance était tombée... elle n'osait plus... Elle sentait que, s'il s'avançait vers elle, elle reculerait... Sa pudeur de jeune fille arrêtait l'aveu et jusqu'à l'expression du repentir.

Mais Marthe était là, Marthe, leur bon ange à tous deux, les réunissant dans ses bras et murmurant tendrement : « Je t'amène ta femme... elle t'a pleuré... elle voulait porter éternellement ton deuil... elle t'aimera... Un prêtre va vous unir, à la chapelle catholique de Lausanne, et aussitôt vous vous envolerez tous deux... bien loin...

— Clotilde, s'écria le pauvre mari, enivré et doutant encore. Est-ce vrai ?

— Tout est vrai, avoua-t-elle très bas. Pardonnez-moi.

JEANNE FRANCE.